

NOTES DE LECTURE

L'entraînement de l'Armée d'Afrique d'après Bugeaud.
— « ... Je voudrais borner l'instruction actuelle à ceci : tirer à la cible, instruction des tirailleurs, théorie du bon emploi du feu, marche militaire, art d'éclairer et de couvrir les flancs de colonne. Pour le moral, professer le mépris de la cavalerie arabe qui n'est au fond que de l'infanterie à cheval, qui n'a d'action que par un tir mal assuré et nullement par la puissance du choc qui, seule, rend la cavalerie redoutable.

« Il faut aussi les convaincre que la bonne infanterie doit être avare de son feu, qu'elle doit tirer juste de près et décider la question du moment toutes les fois qu'elle tire. Voilà de quoi il faut bien persuader les troupes depuis le simple soldat jusqu'au colonel.

« Il faut aussi enseigner aux officiers les moyens de préserver les troupes des mauvaises impressions morales et l'art de les produire chez l'ennemi.

« La force morale est la reine des armées, elle est de beaucoup supérieure à la force physique, il faut donc y porter une attention de tous les instants. Il faut, en causant avec les soldats rassemblés en colonne serrée, prévenir leur esprit et leur âme contre les terreurs paniques, les propos alarmants, les méprises de nuit, les fausses alertes qui causent souvent des pertes douloureuses. Le moyen de leur éviter ces accidents honteux est de leur raconter les événements de cette nature arrivés à leurs devanciers en Afrique. Il faut flétrir ces terreurs, les couvrir de ridicule et répéter souvent que le sang-froid, l'aplomb, le calme, la patience sont les principales vertus du soldat et partant, les éléments de la victoire ; leur répéter aussi qu'on ne doit tirer et donner l'alarme qu'alors qu'on est bien sûr de son fait, qu'il faut s'avancer ou se cacher pour bien reconnaître si, au lieu de l'ennemi, ce n'est pas une bête fauve dont abonde l'Afrique, un cheval échappé, un bœuf, etc.

« Mais l'un des meilleurs moyens de mettre dans les combats la force morale de son côté, c'est de ne jamais recevoir

une charge de pied ferme, d'y répondre toujours par une charge sérieuse, en même temps qu'on fait attaquer les flancs des assaillants. Avec cette conduite, on a bientôt rebuté les Arabes et l'on prend sur eux une supériorité morale que l'on conservera en agissant avec cette vigueur dans toutes les circonstances, même dans celles qui ont l'air peu importantes. Il n'y a rien d'indifférent à la guerre. L'engagement de quatre hommes et un caporal doit avoir un but ; il a son importance tout au moins réelle.

« Voilà en gros, l'instruction que je voudrais donner aux troupes d'Afrique. Elles savent actuellement assez de manœuvres d'esplanade... »

Quant au recrutement de l'armée d'Afrique :

« L'Afrique n'admet pas de médiocrité sur ce point (la composition des troupes), car aucune contrée n'éprouve autant le moral et le physique.

« Les officiers doivent être jeunes et énergiques. Ceux-là seuls peuvent maintenir et élever le moral du soldat, premier élément du succès. Les jeunes officiers ont de l'avenir et l'Etat n'a d'intérêt qu'à former ceux-là.

« Les soldats doivent être robustes, car les hommes faibles périssent dans la première année. Ils encombrent, ils dépensent et ne servent pas. J'aimerais mieux moins d'effectifs et de l'élite... » (*Lettre du général Bugeaud au Ministre de la Guerre. Paris, 24 décembre 1836. — Arch. Min. Guerre fonds Algérie. Correspondance.*)

Dans un « Mémoire sur la guerre dans la province d'Oran et sur les moyens de la terminer », (rédigé en juillet 1836), Bugeaud avait déjà insisté longuement sur la question du personnel :

« Les soldats doivent être robustes et, s'il se peut, choisis volontairement dans tous les régiments de l'armée. L'expérience a prouvé que les hommes faibles, ne pouvant supporter ni les marches, ni le climat, périssent misérablement sur la route et dans les hôpitaux. En les conservant dans les rangs de l'armée d'Afrique, l'effectif sera fort sur le papier, faible pour aller au combat. Rien d'aussi fâcheux qu'un pareil état de choses, puisque tous ces soldats malingres coûtent aussi cher que les bons pendant qu'ils gênent, qu'ils consomment

et qu'ils encombrant, sans rendre aucun service. Ayez donc un effectif moins fort, mais qu'il soit tout ou presque tout disponible. Ces réflexions nous conduisent à désirer pour l'Afrique ce qui a été désiré souvent des corps spéciaux, ou du moins des bataillons parfaitement épurés de tout ce qui ne pourrait supporter les grandes fatigues de cette guerre et les rigueurs de ce climat.

« Le choix des officiers n'exige pas moins d'attention dans tous les grades. Il faut des hommes jeunes, vigoureux de corps et d'esprit, ayant de l'avenir et de l'ambition. Point de vieux officiers supérieurs voisins de leur retraite ; point de vieux capitaines dégoûtés de leur métier. Ils n'ont plus l'énergie de corps et d'âme nécessaire pour relever et soutenir le moral du soldat de manière à lui faire braver les fatigues, les privations et les dangers qui se présentent dans cette guerre à chaque instant... » (*Arch. Min. Guerre, fonds Algérie. Correspondance.*)

Un témoignage sur le séjour de Boutin en Egypte. —
En 1810, le colonel du génie Boutin qui, deux ans auparavant avait effectué avec succès la reconnaissance de la ville et des fortifications d'Alger, fut envoyé en Egypte par Napoléon, désireux de faire recueillir les renseignements préparatoires à une expédition dans ce pays et en Syrie. Boutin remonta à deux reprises le vallée du Haut-Nil non sans éprouver des difficultés et courir des dangers dont un de ses compatriotes, le voyageur Caillaud, recueillit sur place, en 1821, le témoignage suivant :

« M. Kircourt regardait mon entreprise comme impossible, après la tentative faite, il y a quelques années, par M. Boutin, de Nantes, colonel du génie ; il m'en raconta les détails tels qu'il les tenait du colonel lui-même.

« M. Boutin, me dit-il, partit d'ici avec des Arabes qu'il gagna à force d'argent. Il emporta avec lui une petite barque pour pénétrer jusqu'à l'île qui existe, assure-t-on, dans un lac aux environs de cette oasis. Le quinzième jour de son voyage, il arriva à la vue de Syouah. Les chefs de cette ville accoururent au nombre de douze, et signifièrent à M. Boutin de ne pas avancer davantage : ils se réunirent ensuite pour prononcer sur le sort de cet audacieux. Plusieurs voix opinèrent pour sa mort ; mais, en considération de ses dragons et de ses conducteurs, qui implorèrent sa grâce, on

« résolut, après une longue discussion, de le renvoyer et de
« brûler sa barque. M. Boutin employa tous les moyens pos-
« sibles pour réussir dans son entreprise ; il leur offrit de ri-
« ches présents, qu'ils refusèrent, prétendant que ces dons
« leur porteraient malheur ; enfin, ils déclarèrent à ses gui-
« des qu'ils ne leur feraient aucune grâce, s'ils tentaient une
« autre fois d'introduire chez eux des étrangers. Ces hommes
« simples et superstitieux croient aux talismans ; ils craignent
« que nous ne leur enlevions de prétendus trésors qui leur
« conservent, disent-ils, les biens du ciel et le bienfait de l'in-
« dépendance.

« M. Boutin, homme de mérite et d'un caractère résolu et
« intrépide ne se serait point laissé abuser par de fausses ap-
« parences. S'il n'a pas tenté une seconde fois de parvenir à
« son but, c'est qu'il en a reconnu l'impossibilité. Vous savez
« que cet officier, qui réunissait à beaucoup de savoir une
« grande modestie, a depuis succombé en Syrie, sous le fer
« des assassins, dans des recherches de même nature. Il faut
« donc regarder comme imprudentes toutes les tentatives
« qu'on pourrait faire aujourd'hui pour pénétrer dans l'oasis
« de Syouah. »

.....

« Je me plaignis amèrement à quelques cheiks de toutes les
contrariétés qu'on me faisait éprouver : ils répondirent que
j'étais bien traité, comparativement aux chrétiens précédem-
ment venus chez eux ; et ils me rappelèrent le malheureux colo-
nel Boutin. Je désirai voir le lieu où on l'avait relégué : le bâti-
ment tombait en ruines, personne ne voulait y habiter. Je
cherchai sur les murs si sa main y avait laissé quelques traces
encore reconnaissables ; en vain j'interrogeai ces murailles,
tout était muet. En mémoire de mon infortuné compatriote,
je traçai son nom en cet endroit désert, avec celui de notre
ville natale. » (F. CAILLAUD : *Voyage à Mervé et au fleuve
Blanc*. — Paris, 1826, t. I, p. 10-11 et 181.)

« **Le moyen de guérir la vérole à Alger sans chirurgien** »
au XVII^e siècle. — « Mon patron, Ali Pegelin, entre ses es-
claves, en avoit un nommé Juan Motoza, qui étoit furieuse-
ment touché du mal de Naples, de sorte qu'on le jugeoit inca-
pable de quelque service que ce fust, en qualité d'esclave. Le
printemps s'approchoit et les galères devoient aller en
course. On commanda à Juan Motoza de s'embarquer pour

voguer. Cette ordonnance ne luy plût en aucune façon, car il jugeoit bien qu'une estuve seroit plus propre pour le panser que le travail de la galère, incroyable à tout autre qu'à ceux qui l'ont éprouvé. Il va trouver son patron et luy dit : « Vostre Seigneurie me commande de m'embarquer dans les galères, auquel travail je suis entièrement incapable, et j'en ay toujours esté excusé faute de santé, estant estropié des bras et des jambes ». Pegelin luy dit : « Quel mal avez-vous ? » Il répondit franchement : « La vérole ». Pégelin lui dit en riant : « Embarquez-vous sur les galères, cela vous sera plus sain que de suer en Espagne ou de recevoir l'estricade ». Ce que Pégelin disoit, estoient des arrests prononcez en Parlement, sans appel. Juan Motoza s'embarque ; on l'enchaîne par le pied comme les autres esclaves vogueurs, et à coups de nerf de bœuf, on le fait travailler comme les autres. Sa viande journalière estoit un biscuit vieil et sec, sa boisson de l'eau claire. Au bout de quarante jours (j'en suis témoin oculaire), Juan Motoza fut entièrement guéry ; la raison est, qu'il avoit tous les jours, par le grand travail, sué extrêmement, et, outre cela, mangé de la viande sèche.

« Ceux qui auront la vérole, pour en guérir, se serviront de ce remède, s'il leur est agréable. »

(Relation de la captivité et liberté du sieur d'Aranda, nouv. édit. Paris, 1665, pet. in-8°, p. 202.)

Les dominations turque et française appréciées par un Juif Algérois en 1835. — « Je suis rentré de bonne heure chez moi où j'ai donné audience à mon commissionnaire, grave israélite qui regrette beaucoup le régime des Turcs. « Il est vrai, me dit-il aujourd'hui, que l'on nous pendait et nous empalait quelquefois, et que les coups de bâton pleuvaient, le tout pour de simples bagatelles, mais pourtant les choses, à tout prendre, allaient mieux qu'à présent. Nous étions des gens de plus d'importance et nous gagnions dix fois autant d'argent. Il faut que vous sachiez, mon cher monsieur, que les Turcs ressemblent beaucoup aux Anglais ; ils sont grossiers et despotes, mais généreux et fastueux. Le Turc ne demande pas ce que coûte une chose et ne marchande jamais. Quand nous avons besoin d'argent pour faire une petite affaire, nous allons chez notre protecteur et nous lui disions : Donne-nous tant de mille francs et nous te rendrons tant pour cent sur notre bénéfice. Nous recevions sur le champ l'argent, sans difficulté et sur notre simple parole. Et puis, l'heureux

temps où la traite des esclaves florissait encore ! ô Moïse et les prophètes ! qu'il faisait bon vivre alors ! Voyez-vous, ces imbéciles de Turcs et de Maures achetaient toujours les gens les plus forts et les plus robustes et les payaient fort cher ; mais pour nous, nous ne regardions jamais qu'aux mains. Si elles étaient délicates et blanches, et surtout si on voyait aux doigts les traces de bagues qu'on en avait arrachées (en parlant ainsi, il regardait les miennes d'un œil d'envie) ; si, avec cela, la personne paraissait être d'une santé faible, nous mettions tout de suite la main sur la marchandise que nous obtenions d'ordinaire presque pour rien. Combien n'avons-nous pas acheté d'hommes pour quarante piastres qui, plus tard, nous payaient une rançon de dix mille ! Maintenant il n'y a plus d'eau à boire. Entre nous soit dit, les Français ne comprennent pas le pays et ne sont pas faits du tout pour lui. Loin qu'il y ait rien à gagner avec eux, ils ne viennent ici que pour s'enrichir eux-mêmes, le plus vite possible. Ce sont de vrais fesse-mathieu, pires que nous autres juifs que l'on méprise. Du reste, ajouta-t-il d'un air malin, leur gouvernement tire à sa fin. Voilà plus de cinq ans qu'ils sont ici, et l'on ne peut pas sortir de la porte sans courir le risque de se faire couper le cou par les Bédouins. Nos Turcs étaient de bien autres gens ! Voici en deux mots ce qu'il en est. Les Turcs prenaient beaucoup, mais ils donnaient beaucoup aussi ; les Turcs punissaient avec cruauté, mais ils récompensaient avec générosité ; de sorte qu'on les craignait et on les respectait. Les Français ne prennent rien et ne donnent rien. » — (PUCKLER-MUSKAU : *Chronique, lettres et journal de voyage*. Paris, 1837, 3 vol. in-8°, t. I, pp. 145-147.)

Un récit de voyage en Algérie en vers. — Sous le titre *Un touriste en Algérie*, le docteur Prosper Viro, de son vrai nom Félix Andry, publia, en 1845, un récit en vers de son voyage de Marseille à Alger puis à Constantine (Paris, Paul Masgana, in-16, 298 p.). Ce récit, écrit en mètres variés, comprend quatre parties : I, de Paris à Alger ; II, Alger ; III, Voyage à Constantine ; IV, Alger et retour en France. — Les renseignements d'ordre pratique s'y mêlent aux impressions du voyageur.

C'est d'abord l'embarquement sur le *Charlemagne*,
Paquebot dont chacun vante le col léger,
L'élégante encolure et la noble prestance,

.....

Pour le départ, voici que tout s'apprête :
Nous avons, moyennant cent dix-sept francs par tête,
(Pardon de ce détail, quelquefois le lecteur
D'un chiffre exact et vrai peut bien être amateur)
A bord du *Charlemagne* assuré nos trois places.

Suivent, en une dizaine de pages, les impressions ressenties pendant la traversée, dont la plus vive paraît avoir été celle du mal de mer.

Un bizarre malaise, un trouble tout nouveau,
Vient éteindre nos sens, plonge notre cerveau
Dans un de ces états d'inexprimable angoisse
Où le moindre travail nous épuise et nous froisse ;

Paralysant nos membres alourdis,

Il interdit le jour à nos yeux étourdis,
Et de notre estomac, stimulant despotique,
Convulse malgré lui la fibre sympathique.
Nous essayons d'abord, contre ce mal naissant
De l'air frais du dehors l'antidote impuissant ;
Bientôt il faut céder : l'amertume à la bouche,
L'un sur l'autre appuyés et le front pâissant,
Nous battons en retraite et gagnons notre couche.

Mais la nuit passe sans qu'elle

Calmât de mes douleurs le sourd déchirement,
Et redonnant la vie à mes côtes brisées
De mon pharynx à sec fit taire les nausées.

A terre, l'auteur s'empresse de noter — en vers — les heures de courrier.

Les cinq, quinze et vingt-sept, le bateau de l'Etat
S'élance vers Toulon ; quant à ceux que fréta
La ville de Marseille, active concurrente,
Ils ne prennent la mer que les dix, vingt et trente :
En sens inverse alternant leur retour.
L'un et l'autre courrier reviennent tour à tour,
Les dix, vingt et le jour où chaque mois s'achève.
Un autre sert la côte où Bône se relève ;
Un dernier, que réclame un but tout différent,
Cingle chaque mardi vers la cité d'Oran.

L'auteur visite Alger et ses environs, puis Constantine, Bône, Philippeville, Dellys, soit plus de 6.000 vers. Ils ne sont pas, en général, inférieurs à ceux des Ausone de Chancel et des Marie-Lefèvre que l'on a considérés à Alger comme des poètes. — Le morceau suivant — une visite à l'hôpital du Dey — permettra d'en juger.

Séjour chéri d'Hussein quand l'amour l'y guidait.
Un soleil tropical flamboyait sur nos têtes :
Mais là, ruisseaux partout au murmure incessant,
Et des tièdes zéphirs el souffle caressant.

.....
Là, je revois encor ces bassins dont les marbres
 Invitaient au bain parfumé,
Ces orangers au fruit savoureux, embaumé,
Ces bananiers plus hauts que la cîme des arbres.
 J'y revois le frais corridor,
 La voûte aux arabesques d'or,
Le mur de porcelaine aux coquettes losanges ;
 Et dans cet Eden enchanté
 Dont les amours furent les anges,
 Où le bonheur ne fut que volupté,
J'ai peine, je l'avoue, en fouillant ma mémoire
A me ressouvenir.....
 Que ce palais oriental
 N'est aujourd'hui qu'un hôpital...
Un hôpital, un lieu que la mort inhumaine,
La souffrance du moins, a choisi pour domaine ;
Oui, mais un hôpital que, sans être flatteur,
Je puis presque appeler un asile enchanteur.

 C'est son habile directeur
 Qui nous reçoit et nous promène :
Il nous fait admirer ces lits bien espacés,
Et leurs voiles de lin par rayons entassés ;
Il nous montre, arsenal où puise la pratique,
Les trésors variés de l'art pharmaceutique,
Et ces lavoirs où l'eau bouillonne à flots pressés ;
Ces bosquets merveilleux où la convalescence
Cueille les fruits semés jadis pour la licence ;
Jusqu'au laboratoire où modeste Vatel,
Penché sur ses fourneaux, l'actif maître d'hôtel,
Stimulant du brasier les flammes déjà vives,
Combine le festin de ses huit cents convives ;

Puis à l'ombre d'un citronnier,
Et sous les feuilles du lentisque,
L'élégant presbytère où veille l'aumônier
Près du bassin de l'odalisque.

L'auteur revint à Alger en 1865 ; il publia sous son véritable nom le récit de ce second voyage : *L'Algérie, promenade historique et topographique*. (Lille-Paris, J. Lefort, s. d. in-8°, 166 p.). « J'ai raconté, écrit-il dans sa préface, mon premier voyage en vers ; je vais raconter celui-ci en prose. Autre temps, autres inspirations. Est-ce à dire que l'Afrique française n'ait plus rien de pittoresque ou de poétique ? Non certes, et à tout prendre, je ne serais pas éloigné de penser que, pour un touriste, l'Algérie a plus gagné qu'elle n'a perdu. »
